

L'ENTRETIEN DU MOIS

UN MILITANT DE LA CAUSE BRETONNE, CHARLIE GRALL...

- Pages d'enfance en terre bretonne...
- 30 ans après... regards sur les combats des commencements.
- « Le complexe du plouc... »
- La condition ouvrière des années 70
- De la prison à l'amnistie : les années de Fer !
- « Le combat politique, comme tous les combats, doit se mener dans la dignité humaine. »
- Journaliste : « on pèse ses mots »...
- Le grand succès du Festival du Livre.
- « Carhaix : c'est mon pays ! »



M. Jean-Charles Grall,
journaliste,
répond à nos questions



« Au lycée, j'ai découvert que l'on m'avait caché l'histoire de la Bretagne, la langue bretonne... Cela a vraiment été un choc, et une révolte.

Encore aujourd'hui, je ne le comprends pas, et je ne peux pas en parler sans émotion. C'est une blessure qui me restera toute ma vie... »

Charlie Grall est un Breton militant, au sens le plus absolu du terme...

Mais à s'imaginer trouver en lui un « guerrier » animé par une mystique bornée, ou une haine revancharde, l'on se tromperait lourdement. Aussi déterminé soit-il, son combat ne connaît pas la haine, contrairement à ce que pourrait laisser croire la sulfureuse caricature médiatique que lui ont parfois value ses actions d'autrefois au sein du F.L.B. Des faits amnistiés depuis 30 ans...

Homme d'idéal et de conviction, il est aussi homme de réflexion et de dialogue. Passion et action cohabitent chez lui avec prise de recul et regard lucide.

Charlie Grall, comme bien des Bretons, porte en son cœur – et l'on serait tenté de dire « en sa chair » – le « vieux pays de ses pères ». Il lui voue une passion aussi profonde que la blessure dont il parle : un sentiment de trahison et de révolte en découvrant, dans sa jeunesse, qu'on avait inculqué à sa génération la honte de ses racines.

Ce temps de la honte a aujourd'hui fait place, chez la plupart, au temps de la fierté d'être breton. Mais l'homme qui a lutté pour ce renouveau entend poursuivre son combat pour la cause bretonne ; tra-

vailer avec une sereine persévérance à la construction de la Bretagne de demain.

Tel est ce qui se lit dans le regard profond, s'entend dans la voix aux accents passionnés et sincères, se voit dans l'allure tranquille et résolue de ce Breton qui, voici trente ans, s'est promis de faire chaque jour quelque chose pour son « Bro Gozh ».

Regard d'Espérance s'est toujours attaché à écouter les uns et les autres avec attention, sans parti pris et en toute liberté. Depuis de nombreuses années, les échos d'opinions et de parcours très divers ont ainsi enrichi ses colonnes, et informé le plus largement possible ses lecteurs.

La densité et la richesse de cet interview a conduit la rédaction à le publier dans sa quasi-totalité, en augmentant exceptionnellement l'espace dévolu à l'entretien du mois, comme cela a été le cas à plusieurs reprises au cours des années.

■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis né à Laz, en pleine campagne, dans un petit village des Montagnes Noires qui n'existe plus. Mes parents tenaient une toute petite ferme. J'ai vécu dans un milieu agricole puis ouvrier, et dans une famille de huit enfants ; j'ai six sœurs et un frère... Mon père est décédé, hélas, mais ma mère a 82 ans et se porte bien.

Ma scolarité s'est passée à Châteauneuf-du-Faou, en primaire. Comme presque tous les enfants de l'époque, nous allions aussi au catéchisme.

J'ai été très influencé – je le dis franchement – par le message, que je trouvais généreux, beau... Des missionnaires qui revenaient d'Amérique du Sud ou d'Afrique nous racontaient leurs périples, et à une époque, quand mes parents me demandaient ce que je ferais plus tard, je répondais : « Je serai missionnaire ! »

Mais comme beaucoup de gamins, après la « communion solennelle », je me suis détaché de la religion.

Football au collège, avec un certain Raymond Kéruzoré

Puis je suis entré au collège, à Châteauneuf toujours, mais en pension. Ce fut un petit choc pour moi, car nous avions vécu très librement jusqu'alors : les enfants couraient beaucoup dans les champs à cette époque...

Mais la discipline s'est un peu allégée, Mai 68 étant passé par là, si bien que je n'ai pas regretté par la suite d'être allé en pension. J'ai eu la chance d'avoir un professeur de français – notamment – qui a su nous faire aimer la lecture. J'ai donc beaucoup lu, et fait beaucoup de sport.

Nous avons réussi à éviter les promenades du jeudi entre Châteauneuf et St-Goazec, terriblement ennuyeuses, en les remplaçant par des tournois de football, avec un « pion » – comme on appelait les surveillants à l'époque – un certain Raymond Kéruzoré, qui deviendra un grand joueur de foot...

J'ai beaucoup joué au football par la suite, et j'ai aimé pratiquer tous les sports collectifs : handball, volley...

« J'avais honte d'entendre ma mère parler breton... »

Au lycée, à Carhaix, j'ai connu le bouillonnement des années 70. On parlait beaucoup de politique, on revendiquait beaucoup... Et c'est là que, pour la première fois, j'ai découvert le breton, avec des collègues qui l'apprenaient. Alors que je vivais immergé dans le breton étant gamin, je n'avais pas vraiment découvert la langue bretonne ; pire : j'avais honte d'entendre ma mère parler breton avec ses amies quand j'allais avec elle faire les courses au premier supermarché qui s'était ouvert à Châteauneuf ! Elle m'avait

transmis ce complexe dont elle souffrait elle-même : le complexe du « plouc » disent certains ; je préfère dire « le complexe du colonisé ». Rien n'est pire que de donner honte à un peuple, à des gens, de leur propre culture et de leur propre langue...

Cette découverte s'accompagnait donc d'une remise en cause politique du système en place, suite logique de Mai 68, avec la contestation de tout ce qui était contestable – et aussi une contestation parfois exagérée, il ne faut pas se voiler la face...

Voyages en stop à travers l'Europe...

Ensuite, j'ai voyagé en stop dans toute l'Europe, ce qui m'a permis de découvrir que n'existait pas dans d'autres pays le même ostracisme qu'en France envers les langues et cultures régionales. C'est pendant un périple entre Belgique, Hollande et Allemagne que j'ai découvert dans un livre d'histoire, pour la première fois de ma vie, la carte de la Bretagne avec cinq départements, formalisée !

Après mes années de lycée j'ai voulu – c'était dans l'air du temps – aller travailler en usine. C'était le discours de l'extrême gauche à l'époque : « On n'aidera pas les travailleurs en restant dans les universités »...

Cela a été pour moi un changement ! J'ai failli arrêter après cinq jours. Je travaillais dans les abattoirs Geffroy à Châteauneuf, en bout de tunnel de réfrigération des carcasses de porcs, sans qu'on m'ait donné l'équipement adéquat... J'étais frigorifié, mais je n'ai pas craqué.

J'ai découvert le monde du travail. Je tapais des tracts à la machine la nuit pour les distribuer le jour afin d'inciter les syndicats à bouger.

« Ecoute Charlie, tu ne vas pas rester là toute ta vie !... »

Je ne regrette pas cette expérience. J'y ai beaucoup appris sur le peuple breton – 90 % des gens parlaient breton – et sur la condition humaine, ouvrière. Cela vaut toutes les universités et tous les discours politiques. Femmes et hommes travaillaient là dans des conditions très difficiles, à l'époque.

J'ai beaucoup aimé ces gens, qui venaient parfois me dire : « Ecoute Charlie, tu ne vas pas rester là toute ta vie ! Va faire autre chose... »

Après une année en usine, j'ai fait mon service militaire, comme tout le monde, à Saumur, où j'ai connu un petit comité de soldats qui militait pour l'amélioration de la vie en caserne.

Et après cela, je suis revenu en Bretagne... »

■ **De vos jeunes années vécues dans les campagnes de ce Centre-Bretagne, quelles expériences, quels faits vous semblent avoir été marquants, et déterminants pour forger la personnalité, les convictions, le tempérament de l'homme d'engagement, du militant que vous êtes ?**

« Deux choses principalement : découvrir, au lycée, que l'on m'avait caché l'histoire de la Bretagne, la langue bretonne... Cela a vraiment été un choc, et une révolte. Je l'ai vécu comme une trahison de la part de ceux qui avaient la charge de nous enseigner ; de mes enseignants, pour lesquels j'avais du respect, et même de l'amitié, pour certains. Ils avaient les possibilités intellectuelles, le temps et les moyens pour réfléchir au sort fait à la culture bretonne, mais ne nous ont pas éclairés là-dessus. De la 6^{ème} à la 3^{ème}, durant cette période merveilleuse de la vie où l'on est ouvert, prêt à tout apprendre, on nous avait caché tout cela !

Encore aujourd'hui, je ne le comprends pas, et je ne peux pas en parler sans émotion. C'est une blessure qui me restera toute ma vie.

Heureusement, j'ai eu la chance de rencontrer ensuite des gens qui m'ont aidé à comprendre pourquoi, enfants, nous avions pu avoir honte de nos parents, simplement parce qu'ils parlaient une autre langue que la langue officielle...

J'avais, à l'époque de mes voyages à travers l'Europe, un copain un peu « romantique-révolutionnaire », qui me disait :

« On va aller faire la révolution en Amérique du Sud, ou aider les gens en Afrique... »

J'étais d'accord, au début. Puis je me suis dit qu'il valait mieux commencer à travailler chez nous, pour la Bretagne, notre langue, notre culture...

La découverte du monde ouvrier, et la difficulté à faire bouger les choses, ont été le deuxième fait important. Mais c'était différent : j'y étais préparé. Je connaissais le milieu paysan et ouvrier. Je savais qu'il allait falloir « ramer » longtemps pour améliorer le sort des gens. »

■ **Vous avez mené, très jeune, un combat radical pour la cause bretonne, avec le F.L.B., qui vous a valu de vivre de durs moments et d'être parfois confronté à des inimitiés... « Si c'était à refaire », selon l'expression courante, prendriez-vous des chemins différents ? Quels enseignements tirez-vous de ce passé ?**

« Je veux tout d'abord dire que je n'ai pas beaucoup souffert de mes engagements radicaux.

Il se passait beaucoup de choses dans ces années 1970, et parmi elles, il y en avait de temps en temps qui faisaient du bruit, la nuit : quelques murs qui tombaient... des préfectures, des gendarmeries...

Chacun en pense ce qu'il veut. Je me suis trouvé engagé là-dedans de manière très politique, ce dont je n'ai – sincèrement – aucun regret.

L'époque était ainsi faite. Sans doute ferais-je autrement aujourd'hui, mais c'est là l'éternelle histoire de l'âge qui avance !

Les historiens analyseront demain à quoi cela a servi ; c'est le travail de l'histoire...

Je pèse mes mots en parlant de ces actions, car je ne veux pas que cela puisse apparaître comme un appel à faire la même chose. Je n'ai jamais fait de prosélytisme pour l'action radicale, car je pense que chaque époque est différente, que chacun doit réfléchir... ce n'est pas un concept qu'on manie à la légère. C'est grave que de prendre la responsabilité d'aller – d'aller avec d'autres, ou d'emmener d'autres – dans des actions qui sortent des chemins balisés.

Je ne me suis pas, non plus, fait des inimitiés très fortes, même si certains ont profité de cela pour nous attaquer, c'est normal : on a des adversaires, il ne faut pas se le cacher. Mais je n'ai pas eu à trop en souffrir.

J'ai surtout découvert les conditions qui sont faites aux détenus dans les prisons, peu honorables pour la France. La façon dont on traite les gens dans les maisons d'arrêt est indigne d'un pays moderne. Mais ce n'est pas moi qui le dis. Aujourd'hui, trente ans après, l'Europe elle-même condamne régulièrement la France pour cela. Car contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, il n'existe pas de prisons « 3 étoiles »... »

■ **La souffrance physique dont vous parlez très sobrement dans l'un de vos livres vous a-t-elle marqué en votre âme ?**

« Non. Je suis issu d'un milieu très modeste de la campagne des années 1955... »

Notre maison de Châteauneuf ne possédait même pas le confort minimum au début. Ce n'est donc pas le manque de confort qui m'a pesé pendant mes années de prison, mais l'humiliation faite aux hommes qui s'y trouvaient. La prison est une privation de liberté, mais l'on n'a pas le droit d'humilier les gens, quelle que soit la raison pour laquelle ils sont là.

Nous, militants bretons, avons la chance d'être nombreux, et nous nous sommes battus pour obtenir un statut de prisonniers politiques, ce que nous estimions être. Nous n'y sommes pas vraiment parvenus, mais peu à peu nous avons obtenu des conditions plus favorables. L'administration pénitentiaire nous a détachés petit à petit des prisonniers de droit commun...

Mais la prison française reste très dure, et il faut le dire, car si toute société organisée a besoin d'une police et de la prison – hélas, faute de mieux – elle a néanmoins aussi le

devoir de respecter les hommes, quel que soit l'endroit où ils se trouvent. »

■ **Lors des temps difficiles, avez-vous, comme d'autres au cours des circonstances diverses, souffert d'abandons... d'oublis volontaires ou circonstanciels ?**

« Il y a eu un énorme mouvement de solidarité. Je ne pense pas avoir perdu d'amis ou de copains...

Par contre, il ne faut pas oublier la « double peine » : nos familles n'avaient pas forcément choisi nos engagements, et ces condamnations à la prison n'étaient pas faciles pour elles.

Ceci dit, faire la Une des journaux dans ces circonstances-là, ce n'était pas dans le style des ouvriers qu'étaient mes parents, ni dans celui des familles de beaucoup de mes camarades. Il ne fallait pas se faire remarquer ! Ce qui est aussi très breton...

Mais je sais qu'à Châteauneuf, le maire était venu voir mes parents pour leur dire qu'il ne fallait pas dramatiser...

C'est dans ces situations d'adversité qu'on découvre des solidarités, ignorées mais profondes, bien au-delà du cercle familial ou militant : des élus, des amis qui venaient soutenir les familles – depuis des membres de l'amicale des footballeurs jusqu'à des connaissances travaillant dans les ministères.

Un exemple : mon père avait été dans la Résistance, et deux ou trois fois, ce sont d'anciens résistants qui se sont organisés pour l'emmener me voir à Paris, sans frais pour lui... »

■ **Votre perception de la nature humaine a-t-elle été modifiée, enrichie ? Etes-vous devenu plus circonspect, voire désillusionné ?**

« Pas du tout, au contraire ! Je crois que je me suis beaucoup enrichi. On apprend beaucoup sur soi-même à se trouver dans un petit monde confiné, et dans la solitude. Très peu de gens savent ce qu'est se trouver seul durant des heures et des heures. On a oublié ce que c'est, aujourd'hui. C'est d'ailleurs un bon exercice que de se confronter à cela.

On se découvre aussi soi-même face à l'adversité. Tout le monde ne réagit pas alors de la même façon. Et on apprend également à connaître les autres.

Nous sympathisions même avec certains de nos geôliers. C'est un peu le « syndrome de Stockholm ». J'ai déjà raconté l'anecdote de ce gardien de prison – très gentil, un brave homme, comme il y en a beaucoup – qui avait remarqué que des courriers m'étaient adressés depuis l'Assemblée Nationale. C'était un ami, devenu attaché parlementaire, qui m'écrivait...

Le gardien est venu me voir pour me demander d'appuyer sa demande de mutation à Bordeaux, qu'il essayait d'obtenir depuis des années !

J'ai essayé, mais je n'ai pas su le résultat...

Pour avoir discuté avec des gens qui avaient connu les camps de concentration – et nos conditions n'avaient rien à voir ! C'était de la prison ordinaire – je sais qu'on trouve partout de l'humanité... Si l'homme garde la tête sur les épaules et ne devient pas une bête, il reste humain.

Et le combat politique – comme tout combat – doit se mener dans la dignité humaine, sans jamais se laisser aller. »

■ **Dans les moments de solitude, avez-vous connu une certaine lassitude ?**

« Non. Je ne dis pas qu'il n'y a pas eu quelques moments de « blues », mais pas d'abattement.

Pour nous, l'usine et la prison ont été un peu notre université. Nous le disons entre nous : nous n'avions pas pris le temps d'aller étudier à l'université, et nous avons profité de ces années en prison pour beaucoup travailler, le breton et autre chose.

Au prochain Festival du Livre, un ami va présenter le travail de sa vie : un dictionnaire breton, avec 45 000 entrées, qu'il a mis en chantier là-bas, en prison. C'est le fruit de 30

ans de travail, et une pierre supplémentaire qu'il apportera à l'édifice commun... »

■ **« On sort plus fort des épreuves dont on a triomphé » dit-on... Le ressentez-vous ainsi ? Etes-vous sorti différent ?**

« Je suis sorti de ces années-là avec les « accus » rechargés pour trente années de militantisme, dans le sens noble du terme. »

■ **Beaucoup ne connaissent de vous que l'homme aux « actions d'éclat », mais bien moins l'inlassable et discret initiateur de projets, et l'homme de réflexion, de pensée... De quelles contributions ou réalisations êtes-vous le plus fier ou le plus heureux ? Quelles ont été vos plus grandes sources de joie ?**

« La plus grande a été la création de l'école Diwan à Carhaix...

Mais je voudrais bien souligner que cela, comme tout le reste, s'est fait avec d'autres, et que Charlie Grall n'a fait qu'apporter sa petite pierre à l'édifice. Ce sont des personnes qui avancent ensemble, travaillent ensemble jour après jour pour que la cause de la langue et de la culture bretonnes progresse.

Cela est notamment vrai pour l'école Diwan : sans les familles pionnières, qui osèrent y amener leurs enfants, rien ne se serait fait.

Encore aujourd'hui, quand je vais dans cette école, je ressens cette joie et ce sentiment de fierté pour tous les gens qui ont contribué à la faire. Et cela n'a pas été facile !

Nous avons fait une première tentative en 1982. Je donnais des cours de breton à la « Maison pour tous ». Il y avait là un petit groupe de bretonnants, mais le nombre de jeunes familles prêtes à inscrire leurs enfants dans une école Diwan était insuffisant... Nous avons patienté jusqu'en 1984, où le nombre d'enfants nécessaire pour ouvrir l'école était atteint. Mais elle s'est ouverte dans des conditions matérielles difficiles puisque le local était un tout petit garage – à peine suffisant pour abriter une voiture – prêté par des parents d'élèves...

Notre chance a été qu'un journaliste de T.F.1. en a fait la Une du journal télévisé de midi... Cela a fait du bruit, et rapidement, la municipalité nous a trouvé les locaux qu'elle nous avait refusés auparavant...

C'était une période tendue. Beaucoup de gens étaient contre nous. »

■ **Quelles expériences ont été les plus difficiles à vivre ?**

« Ce sont principalement les moments où on n'avance pas, mais je ne pense pas en avoir connu beaucoup.

En dehors de cela, les soucis qu'il m'est arrivé d'avoir avec la police il y a quelque temps, autour de l'affaire du vol d'explosifs à Plévin, n'ont pas été très agréables. Cela ne fait jamais plaisir d'avoir ce genre de problème arrivé à un âge où on commence à se « poser », comme l'on dit, où on se situe dans la construction et non plus dans l'action... Mais cela fait partie du parcours du militant, et il faut passer par-dessus ces choses, voir ce qui avance ; et à Carhaix, l'on a bien avancé en 30 ans, je crois ! »

■ **Qu'est-ce qui vous motive pour entreprendre ainsi, encore et toujours ?**

« Quand en 1981, nous avons su que le Président Mitterrand préparait une amnistie pour les prisonniers bretons, nous nous sommes promis de ne jamais laisser passer une journée sans faire quelque chose pour la Bretagne. Parce que notre engagement était profond, et venait d'une blessure très profonde... Ce n'était pas un caprice de jeunesse !

Je crois aussi que j'ai appris au catéchisme qu'il faut donner un sens à sa vie. Le but de la vie n'est pas de manger, boire, dormir... L'homme n'est pas un animal.

J'ai sans doute eu la chance d'avoir un parcours qui m'a inculqué cela. Et j'essaie de le dire à mes proches, mes amis : la vie est faite pour bâtir quelque chose. »

■ **Avant de revenir sur votre vision de la Bretagne, évoquons un événement qui vous tient à cœur, et dont vous avez été l'un des initiateurs : le Festival du Livre en Bretagne, dont la 21^{ème} édition vient d'avoir lieu, avec un succès qui ne se dément pas, d'année en année... Quel est le « secret » de cette réussite étonnante ?**

« Ce Festival du Livre est effectivement une autre fierté. On a commencé petit, allant modestement, à notre rythme, sans grands moyens, mais avec persévérance. Et c'est ce que j'explique souvent aux jeunes : il ne faut pas croire que tout va se faire en deux ou trois ans. Il faut s'inscrire dans la durée... »

Avec ces modestes moyens, nous permettons à la population de découvrir tout ce qui se fait dans l'édition en Bretagne. Tous ceux qui prennent part à ce travail – depuis les cuisines jusqu'à la rédaction du catalogue ou autre – peuvent être fiers de cette réussite.

Et elle est précisément due à ce travail, à la motivation, à l'engagement... »

■ **Comment ce Festival du Livre est-il né, et quelle est son histoire ?**

« C'est banal et amusant à la fois. Il est venu d'une rencontre à laquelle je participais, aux côtés de mon indéfectible copain Martial Ménard... J'étais journaliste à Ouest-France et un autre ami, Fanch Madec, m'avait signalé que le chargé de communication à l'Équipement (D.D.E.) voulait me rencontrer au cours d'un fest-noz. Sa femme était enseignante à Carhaix.

Je faisais partie de l'association Stourm Ar Brezhoneg, qui barbouillait les panneaux routiers pour réclamer la signalisation bilingue, telle qu'on la voit un peu partout aujourd'hui.

Le directeur de la D.D.E. me demandait d'organiser une rencontre entre des élus, l'Équipement et les barbouilleurs, sachant que le préfet ne voulait surtout pas entendre parler de cela.

La réunion a eu lieu à Quimper, avec des élus de tous bords, et au détour d'une conversation en marge des discussions, Martial Ménard a suggéré que l'on reprenne ce Salon du Livre, qui s'était tenu pendant un temps à St-Briec, puis s'était arrêté...

Tout le monde s'est tourné vers nous, les Carhaisiens. Et c'était parti !

Il y a eu l'époque où le Festival se tenait dans la salle omnisports, puis celle du chapiteau – que beaucoup ont regretté, pour son ambiance, sa convivialité – puis maintenant l'Espace Glenmor.

Nous sommes là dans notre rôle de militants bretons qui cherchons à vulgariser l'édition bretonne, à mettre le livre à portée immédiate de gens qui entrent peu dans les librairies... Nous avons tenu à conserver cette ligne, en résistant aux pressions de ceux qui voudraient nous voir inviter de grands auteurs ou éditeurs français. D'autres grands salons existent pour cela à St-Malo, Vannes... Ce n'est pas notre créneau. Il faut aussi savoir raison garder !

Nous donnons aussi la même place aux éditions en langue bretonne et en langue française. Tout le monde est logé à la même enseigne et mange à la même cantine ! »

■ **Vous avez voulu rendre hommage, lors de cette 21^{ème} édition, à Bernard Le Nail, que nous interviewions voici un an dans nos colonnes... Que représentait pour vous cet homme à la personnalité attachante et à l'érudition remarquable ?**

« Il était un ami, tout d'abord. Nous avons travaillé ensemble pendant 20 ans. Nous nous rencontrions pratiquement tous les mois, dans toutes les manifestations et réunions importantes.

Il nous a beaucoup apporté, par sa culture, sa connaissance du monde de l'édition. Sa vision de la Bretagne n'était pas toujours la mienne, mais nous discutons toujours avec beaucoup de sympathie, de respect mutuel...

C'était un érudit, mais un homme simple, qui ne se plaçait pas au-dessus des autres. Il aimait partager avec

tous sa culture, ses connaissances. Son contact était enrichissant. Je crois que ce qu'il vous a dit est vrai : dans n'importe quel coin de Bretagne il pouvait trouver un ami... Ici, il en avait beaucoup !

Son décès nous a beaucoup peiné. Et il mérite la plaque que la mairie a voulu lui attribuer à l'Espace Glenmor, comme Joseph Martray, car il a marqué de son empreinte le Festival du Livre. Il en était un peu l'âme. »

■ **L'on perçoit, notamment à travers les lignes de votre livre « Un combat pour la Bretagne », écrit avec le journaliste Guy Le Corre, que vous vous attachez à toujours essayer de comprendre l'autre, y compris vos adversaires et leur point de vue... Est-ce une discipline intellectuelle ou une démarche qui vous est naturelle ?**

« Cela me paraît normal. On ne peut avancer sans chercher à comprendre pourquoi celui qui se trouve en face de soi pense différemment. D'autant plus si on veut le convaincre du bien-fondé de notre conviction... »

Comprendre et respecter chacun dans ses convictions, le laisser exprimer ses idées, me paraît primordial. Ceux qui me connaissent bien savent que je ne pratique pas de prosélytisme brutal. C'est contraire à ma nature et à mes principes... Et de toute façon, les Bretons étant ce qu'ils sont, ce serait la meilleure manière de les braquer contre soi !

J'ai discuté avec des gens de toutes conditions et convictions, sans aucun ostracisme, ni aucun complexe, car j'estime que quand on prétend défendre une cause commune, on discute avec tout le monde. »

■ **D'ouvrier du bâtiment à journaliste, vous avez fait plusieurs métiers. Quelle « richesse » avez-vous trouvée dans cette diversité ?**

« La richesse des rencontres, avant tout... J'ai connu des maçons et des ouvriers d'usine qui avaient une sagesse et une réflexion aussi approfondies que des gens sortis des Ecoles de journalisme de Lille ou de Paris, et j'ai parfois plus appris avec les premiers qu'avec les seconds... Ce n'est pas un scoop que de le dire !

Vivre avec les gens permet de découvrir des richesses humaines que l'on ne trouve pas dans l'écume de l'actualité, ou dans les écoles. »

■ **Où avez-vous fait vos « premiers pas » dans le journalisme, et dans quelles rédactions avez-vous travaillé par la suite ?**

« J'ai eu beaucoup de chance dans la vie, dont celle de croiser un jour René Pérez, journaliste au Télégramme, qui m'a proposé de faire des remplacements à la rédaction de Carhaix, le week-end pour commencer... Je n'étais pas du tout fait pour cela, et j'ai eu beaucoup de mal. Je venais à la rédaction à 5 heures du matin, pour rédiger du brouillon, et me former à l'écriture journalistique. Mais tout s'apprend, avec un peu de volonté.

Un an après mes débuts, le responsable de la circonscription, apprenant mon passé, m'a fait mettre dehors... Mais Ouest-France m'a tout de suite embauché.

En quelques années, j'ai eu la chance de travailler dans toutes les rédactions du Finistère, et quelques-unes des Côtes-d'Armor.

Puis, voulant connaître d'autres aspects du métier, avec Christian Troadec nous avons fondé le Poher Hebdo. C'était une aventure extraordinaire.

Mais me rendant compte que j'allais y faire de la « micro-locale » encore davantage qu'avant, je suis parti à Breizh Info. Là, j'ai eu le plaisir de refaire un peu ce que j'avais fait dans les années 70-80 : de l'écrit politique, avec la possibilité d'écrire ce qu'on voulait, en ayant sa propre petite imprimerie... Le rêve de tout journaliste, je pense.

Enfin, j'ai travaillé à Bretagne Hebdo, participant à sa création... »

■ **Quels sont vos meilleurs souvenirs dans le métier ?**

« Dans le domaine de l'anecdote, un fait qui a beaucoup amusé mes collègues : Jean-Yves Quémener, camarade journaliste à Ouest-France, doit un jour aller prendre une

photo de Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur, de passage à Port-Launay, quelques jours après l'ouragan de 1987, je crois.

Il a oublié sa carte de journaliste et n'arrive pas à franchir le cordon de sécurité. Impossible de convaincre les gendarmes qu'il est bien journaliste...

Arrive un homme en civil, qui se trouve être un homme des Renseignements Généraux :

«Tiens, tu me connais, je suis journaliste...» lui dit J.Y. Quéméner.

«Non» lui répond le gars des R. G.

«Mais si, je suis le copain de Charlie Grall?!»

«Ah, oui! Tu travailles à Ouest-France?...» Puis : «laissez-le passer»...!

Mais le bon souvenir de ce métier, c'est le métier lui-même : les rencontres avec des gens très différents... Il n'y a pas meilleur métier pour découvrir un pays en profondeur. Être journaliste, c'est savoir écouter les gens. Et on croise des parcours de vie extraordinaires, des gens qui ont vraiment des choses à dire. »

■ **Ces années d'expériences très diverses vous permettent de porter un regard de connaisseur sur le journalisme, son évolution, sa pratique actuelle... Comment les voyez-vous ?**

«Les journalistes, comme les autres, sont pressés par le temps. Ils n'ont plus le temps de «flâner» – comme on le disait dans le jargon – pour écouter les gens.

Il faudrait sans doute revenir à cela pour que la presse reflète les préoccupations réelles...

Mais nous sommes noyés dans l'immédiat, parce que la technologie permet d'aller très vite. Une phrase dite n'importe où peut être connue de tout le monde, partout, dans les quelques minutes qui suivent!

Et elle va se trouver publiée sans être forcément resituée dans son contexte...

Il ne faut pas avoir peur des nouvelles technologies mais faire en sorte que l'information reste pensée, remise dans le contexte, et non pas «balancée» brute au public, avec tous les risques de manipulation dont elle peut faire l'objet. L'information n'est pas un monde neutre, à l'abri des visées politiques et autres...

Mais je pense que beaucoup de gens ont du bon sens et se laissent moins manipuler qu'on le croit ! »

■ **Dans l'exercice de ce métier, quels étaient vos principes d'action et ligne de conduite ?**

«Quand on fait vraiment du journalisme, on apprend à faire un travail de précision, où on veille sur ce qu'on écrit, sur les mots que l'on emploie. Il faut respecter les gens, leurs paroles et leurs opinions... On n'écrit pas n'importe quoi. On pèse ses mots ; ils ont un sens, qu'il ne faut pas galvauder. Et on n'a pas le droit d'utiliser n'importe quels mots à l'encontre des uns ou des autres...

J'ai notamment appris cela à Ouest-France, qui a une charte éthique en ce domaine.

Et ce n'est pas seulement vrai en journalisme. Ce devrait l'être en tout et partout.

Mais l'écrit est formateur : il force à prendre du recul. »

■ **Le journaliste Charlie Grall parvient-il à se détacher du militant qu'il est pour avoir un regard aussi objectif que possible... ?**

«Je l'espère, mais je sais que ce n'est pas toujours facile. Et c'est aussi pourquoi j'ai voulu travailler dans un journal engagé, politique, pour être à l'aise dans ce que je voulais écrire.

Mais, même en politique, même quand on a des convictions et qu'on les défend avec force, il faut peser ses mots.

La passion n'autorise pas les dérapages. On peut être passionné sans être agressif. »

■ **La presse écrite – et le livre – vous paraissent-ils avoir un avenir face à l'omniprésence de l'écran et du « tout-numérique » conquérant ?**

«Je suis un homme de l'écrit, et non de l'image... Mais

je pense que l'écrit demeurera la base de la réflexion. Ceux qui maîtrisent l'écrit n'auront pas de mal à utiliser les nouvelles technologies à bon escient. Mais à l'inverse, les autres risquent de ne faire que surfer, butiner, grappiller superficiellement...

C'est pourquoi, il faut défendre l'écrit. La lecture et l'écrit permettent de façonner la pensée ; le fait de la matérialiser par l'écriture a de tout temps permis de l'approfondir.

La chance de l'écrit est qu'il permet aussi à chacun d'aller à son rythme pour le lire, le comprendre... »

■ **Vous êtes l'auteur de deux livres sur la Bretagne et sur votre engagement dans la défense de la bretonnité, mais d'aucuns pensent que vous êtes la « plume » ou l'une des « plumes » d'un ouvrage qui a fait un certain bruit à Carhaix et dans sa région durant l'été 2009 : « On a volé la statue de la Tour d'Auvergne »... Sans vous demander démenti ou confirmation, nous aimerions savoir ce que vous pensez de ce « roman-pamphlet » caustique ?**

«Je vais commencer à répondre par une anecdote : un ancien gendarme, très sympathique, m'a dit pendant le Festival du Livre qu'il savait à 99 % qui avait écrit ce livre.

Comme il était gendarme, je me suis dit qu'il avait dû faire son enquête...

«Ce ne peut-être que le fils d'un gendarme – me dit-il – vu certains détails que seule peut connaître une personne qui a côtoyé de près les gendarmes. Et je sais qui c'est : un élu... »

Et voilà l'élu en question qui arrive à ce moment précis !

Lui et moi savions très bien que ni lui ni moi n'étions les auteurs de ce livre. Nous avons bien ri. L'élu a démenti, mais le gendarme est quand même reparti convaincu que c'était lui l'auteur...

Ceci pour dire que chacun a son avis sur la question.

Par contre, ce que j'ai retenu de ce livre, c'est d'une part qu'il est aussi une attaque contre les élus qui emploient des mots sans avoir assez pesé leur sens, et d'autre part que les gens d'ici n'aiment pas les élus « baladeurs ». Ils aiment les élus enracinés, ancrés dans le territoire, parce que cette région a besoin de cela.

Mais je crois que chacun retient de ce pamphlet ce qu'il en a envie, et c'est peut-être le but de son auteur. »

■ **La Bretagne vous tient profondément à cœur ! Avez-vous d'autres valeurs qui sont à vos yeux essentielles ?**

«Oui, mon combat pour la Bretagne n'est pas dissociable de celui que je veux mener pour la justice sociale et pour la justice en général – sans rêver à un monde où tous seraient absolument égaux, ce n'est plus de mon âge.

Nous sommes dans un monde où le «bling bling» – comme on dit – devient amoral et irritant, et il faut beaucoup plus de justice sociale.

J'admire le travail qu'a fait contre l'apartheid un homme comme Nelson Mandela, qui a passé la moitié de sa vie en prison avant de devenir président.

Il y a des gens et des causes admirables à défendre partout sur la planète, mais je répète aussi depuis trente ans qu'il faut d'abord «faire la Révolution» chez soi avant d'aller la faire chez les autres par procuration ; être bien et bon chez soi, y donner l'exemple, avant d'aller défendre des causes lointaines pour se donner bonne conscience, ce qui n'empêche nullement d'avoir un regard sur le monde et d'être sensible à ce qui se passe partout...

Mais notre action ne vaut que si l'on commence par faire chez soi ce que l'on prétend souhaiter pour les autres. »

■ **Vous avez une vision politique de la Bretagne... Quelle est la Bretagne de vos rêves, de vos vœux, ou de vos aspirations ?**

«Je ne parlerai pas de la Bretagne de mes rêves, mais mon aspiration est celle d'une autonomie régionale forte et bien pensée, par laquelle la Bretagne pourrait administrer une grande partie de ses affaires sans passer par Paris.

L'idée n'a rien de révolutionnaire en soi. Cela existe

partout en Europe : en Ecosse, au Pays de Galles, en Catalogne, au Pays Basque... tous les pays modernes ont décentralisé et donné une réelle autonomie aux régions.

Cela paraît tellement évident qu'on se demande pourquoi il faut encore se battre pour cette cause en 2010.

Mais la France est – hélas – un pays hyper-centralisé, jacobin, et je pense que le combat va sans doute être encore long. Néanmoins, je suis confiant. Dans les années à venir, tout le monde comprendra qu'il faut donner beaucoup plus de pouvoir et de moyens aux régions. Cela va dans le sens de l'histoire. L'autonomie responsabilise les élus et les populations, c'est une idée moderne et positive. Finalement, nous n'aurons été que des précurseurs... »

■ **Bernard Le Nail (ancien secrétaire général du C.E.L.I.B. et directeur de l'Institut Culturel de Bretagne) nous disait au mois de décembre dernier que sa conception de l'identité bretonne était celle d'une bretonnité ouverte, accueillante, et non une identité de fermeture... Est-ce également la vôtre ?**

« Bien sûr ! Il faut toujours ouvrir ses portes et ses fenêtres. On peut très bien défendre la langue et l'identité bretonnes tout en étant ouvert sur le monde entier ! Et qui pourrait dire que les Bretons ne le sont pas ? !

C'est vraiment un faux problème, mais aussi un faux débat et un piège dans lesquels certains voudraient nous enfermer, et qui démontrent simplement leur propre incapacité à comprendre qu'on puisse défendre une identité culturelle en étant ouverts aux autres et à leurs cultures.

Et pourquoi l'identité bretonne, ou autre, serait-elle plus sclérosante que l'identité française ?

La culture bretonne, par exemple dans le domaine musical, a prouvé ces dernières années, son extraordinaire capacité d'ouverture aux autres cultures ! »

■ **La Bretagne vous semble-t-elle posséder aujourd'hui assez de spécificité – dans un monde et une société française et européenne de plus en plus standardisés – pour former une réelle entité culturelle, distincte ? Et les Bretons ont-ils un « sentiment d'appartenance » suffisant à leur région, leur pays, pour que cette entité existe ?**

« Oui, mais il faut néanmoins être vigilants. Les évolutions sont tellement rapides aujourd'hui que nous ne sommes pas à l'abri de revirements. Les accélérations que nous avons vues depuis une vingtaine d'années pourraient se faire en sens inverse. Il faut y réfléchir.

La puissance médiatique peut faire basculer les opinions très vite. Et l'on constate une standardisation des esprits, notamment à travers la télévision. Ce que nous avons gagné en vingt ou trente ans peut être perdu en quelques années. Mais pour l'heure, la Bretagne y résiste plutôt bien globalement.

On peut être fier de la reconquête qui a été effectuée, sur notre culture, notre identité, notre langue, de ce « complexe de plouc » que nous avons réussi à inverser, du fait que nos enfants n'en sont plus marqués... Peu de gens auraient parié sur ce renversement historique dans les années 70 !

Mais il reste beaucoup à faire : il existe encore des blocages, des oppositions, des gens qui ne se sont pas débarrassés du poids de la colonisation intellectuelle subie, et qui en sont malheureux. Il faut les aider, et le meilleur moyen pour le faire, c'est d'être « bien dans notre peau », serein, sans agressivité.

Et les gens savent très bien que l'image radicale que l'on voudrait nous coller est fautive : nous savons discuter et vivre sereinement avec tout le monde, tout en ayant nos convictions. Et ce pays a besoin de gens de conviction, pour rester y vivre, et le défendre.

Un autre sujet de vigilance, c'est le risque de rupture qui pourrait se faire entre l'Est et l'Ouest de la Bretagne. Nous nous sommes battus contre la rupture entre la côte et un Centre-Bretagne qui se vidait de ses habitants. Je crains aujourd'hui que Brest, Quimper (etc.) ne viennent nous rejoindre...

Un mur est en train de se créer à l'Est, avec Nantes et Rennes, dont les régions vont se tourner vers Paris, alors que l'Ouest Bretagne va être un arrière-pays où perdra une idée bretonne forte, mais sans grande force économique...

C'est l'un des enjeux politiques des dix années à venir pour la Bretagne ! »

■ **La langue est l'un des fondements essentiels d'une culture. Espérez-vous en l'avenir du breton comme langue réellement parlée ?**

« Je suis inquiet, car la situation n'est pas reluisante. Mais en travaillant intelligemment, on peut – non pas inverser les choses – mais les stabiliser, à l'image de ce qui s'est passé au Pays de Galles ou au Pays Basque : qu'il y ait un nombre suffisant de locuteurs pour que la langue ne soit pas menacée de mort.

Un des moyens aujourd'hui indispensable, c'est de créer une véritable télévision en langue bretonne, capable non seulement de présenter des magazines en breton – comme cela existe – mais où l'on peut avoir les mêmes informations régionales, hexagonales, internationales que sur les chaînes françaises, etc. Une vraie chaîne T.V. comme cela existe au Pays de Galles, en Ecosse, au Pays Basque, en Catalogne...

C'est crucial pour l'avenir du breton dans le contexte de la société actuelle. Si j'avais 20 ans, c'est le combat auquel je m'attellerais tout de suite, et que je mènerais sans relâche. Et c'est un objectif atteignable, qui est du ressort des conseillers régionaux.

Un autre impératif est de permettre aux Bretons de connaître leur histoire, qui n'est enseignée nulle part, même pas dans les écoles Diwan. Il faut mettre l'histoire bretonne à la portée du plus grand nombre, la vulgariser en utilisant des moyens modernes... C'est ce à quoi je vais travailler dans les dix ans qui viennent.

Pour avoir ses racines, bien « vivre » son pays, il faut connaître son histoire. »

■ **Vous avez choisi de vivre à Carhaix... Qu'est-ce qui vous attache à notre ville ? Quel attrait lui trouvez-vous ?**

« Je vis à Carhaix depuis presque 33 ans, si je compte mes années au lycée. C'est mon pays. Je m'y sens bien. J'aime bien les gens d'ici. Ils ne sont pas « transparents » comme le disait un ami. Ils ont du caractère et disent franchement ce qu'ils pensent... Ils sont attachants.

Et Carhaix est une ville qui « bouge ». Beaucoup de ses habitants croient en l'avenir de leur pays. Ils y sont enracinés, lui sont attachés, et sont motivés pour le faire vivre.

Enfin, c'est une petite ville, à dimension humaine.

Il y a bien quelques aspects qui peuvent parfois irriter un peu, mais globalement on vit bien à Carhaix. J'y suis heureux... »

■ **Une vie d'homme passe vite, quel sillon, quel souvenir aimeriez-vous laisser ?**

« Celui d'un homme qui a fait son devoir pour son pays, et qui, je l'espère, aura su écouter les gens. »

(Entretien recueilli par S.C.)